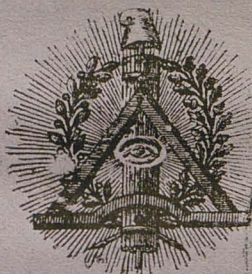


Cote 531

Conte, 72

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONNAIRE.

LIBERTÉ. ÉGALITÉ.

FRATERNITÉ

L'ATTENTAT
DE VERSAILLES,
O U
LA CLÉMENTCE
DE LOUIS XVI,
TRAGÉDIE.

*Ut Trojanas opes, & lamentabile regnum
eruerint Danaï.*

A GENEVE,
ET SE TROUVE A PARIS.

1799.

L'ATTENTAT

DE VERSAILLES

OU

LA CLEMENCE

DE LOUIS XVI.

TRAGEDIE

De Thomas Corneille, & de la Comtesse de Senece

Comme dans l'original

A GENÈVE

ET SE TROUVE A PARIS

1756

AVERTISSEMENT.



J'OFFRE à mes Concitoyens une
piece vraiment nationale , dont le
sujet n'a point été puisé dans les annales
obscures de l'Histoire , mais pris sur le
tems même.

J'ai vu & j'ai voulu consacrer un
des plus extraordinaires & des plus
affreux événemens dont un Français
puisse être le témoin dans sa Patrie. J'ai
cru pouvoir substituer M. de Calonne
à sa lettre au Roi , où il disoit , au
mois de Février dernier , avec autant
d'énergie que de vérité : VOYEZ CE
QUE VOUS ÉTIEZ , ET VOYEZ CE QUE

VOUS ÊTES ; que ne pourroit-il pas ajouter aujourd'hui ?....

Je ne dirai qu'un mot sur la composition & le style de cet ouvrage ; on s'appercvra facilement sans doute , que je me suis étudié à rapprocher dans cette piece toutes les plus belles situations de nos plus célèbres tragiques ; j'en ai même souvent pris des vers entiers , imité beaucoup d'autres , & presque toujours rappelé chaque scène par un des premiers vers de celle contre laquelle j'osois me proposer de joûter ; le public me trouvera sans doute bien audacieux ; les connoisseurs jugeront si j'ai réussi.

Qu'on ne me reproche point ici de personnalités ; j'avertis mes lecteurs qu'il faut se porter à un siècle du nôtre

pour voir cette piece à son véritable
point d'optique, & par conséquent nous
supposer tous morts ; d'ailleurs je dirai
avec Juvenal :

*Semper ego auditor tantum, nunquamque reponam;
vexatus toties rauci, Theseide Codri.*

LE ROI.
LA REINE.
LE DAUPHIN.
Le Duc D'ORLÉANS.
La Duchesse D'ORLÉANS.
La Marquise DE TOURZEL, gou-
vernante du Dauphin.
Le Duc DE GUICHE, Capitaine des
Gardes
Le Comte DE MONTMORIN,
Le Maréchal DE BEAUVAU, } Ministres.
* NEKRE,
Madame NEKRE.
CALONNE.
Le Comte DE MIRABEAU.
Le Comte DE LALLY.
Le Marquis DE SAINT-HURUGE.
CÉRUTTI, Ex-Jésuite, confident de
Nekre.
DURUEY, ami de Calonne.
Le Comte DE LA TOUCHE,
Chancelier du Duc d'Orléans.
Le Marquis DE LA FAYETTE.
CHAPELIER, Député de Bretagne.
BARNAVE, Député du Dauphiné.
LA CLOS, serviteur intime du Duc
d'Orléans.
Députés de l'Assemblée Nationale.
Gardes.
Peuples.

*La scene est dans différens appartemens du château de
Versailles.*

* On s'est permis d'écrire son nom comme on le
prononce pour la facilité & la douceur de la versification.

L'ATTENTAT DE VERSAILLES

o v

LA CLÉMENTE DE LOUIS XVI,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CALONNE, DURUEY.

CALONNE

OUI, je viens dans Paris faire entendre ma voix ;
Du sceptre chancelant je viens plaider les droits ,
Rappeller les Bourbons au rang de leurs ancêtres ;
Et le Peuple Français à l'amour de ses maîtres.
Que les tems sont changés ! quand je vins au Conseil ;
La Cour brilloit encor d'un pompeux appareil ;
De Versailles sur-tout , de ces lieux magnifiques ,
Les courtisans en foule inondoient les portiques ;
Et les autres États , également fournis ,

A 4

8 L'ATTENTAT DE VERSAILLES;

Confondoient dans leurs vœux Antoinette & Louis.

Un étranger forti d'une secte ennemie ,
En un vaste désert a changé ma Patrie ;
Ses perfides conseils , sur le front de Louis ,
Ont flétri la couronne & desséché les lys ;
Tout a périt , grands Dieux ! entre ses mains funestes !
De nos Français , dis-moi , que font ici les restes ?
Les droits sont-ils sans force , & les loix sans vertu ?
Enfin Nekre à ses pieds a-t-il tout abattu ?
De ce qui s'est passé , je fus instruis à peine.

D U R U E Y.

Dans la tombe on venoit de descendre Vergenne ,
Quand Montmorin parut ; ses commis affligés ,
L'observent en silence autour de lui rangés ;
Il quitte les états de la fiere Armorique ;
Il fonde sur Gérard toute sa politique ;
Ce tortueux Gérard qui soutint autrefois
Du débile Gravier la trop timide voix ;
L'œil morne maintenant , les paupieres baissées ,
Craint de payer lui seul leurs sottises passées ;
Pour Montmorin , il offre en parole , en écrit ,
Dans un très-petit corps , un plus petit esprit ;
Des bienfaits de Louis , comblé dès son enfance ,
Il ne sut le servir que de son ignorance ;
La guide de l'Europe échappée à ses mains ,
Voltige au gré des vœux de tous les Souverains ;
Gustave le dédaigne , & Joseph le commande ,
L'aigle de Frédéric plane sur la Hollande ;
Mais un bruit qui bientôt s'accrédite à la Cour ,
Vient d'un premier Ministre annoncer le retour ,
De l'œil de bœuf ému les voûtes retentissent ,

TRAGÉDIE. 9

Du Courtisan pillard les cheveux se hérissent ;
 Castries fuit , Ségur fuit , poussant des cris aigus ;
 Breteuil même étonné regarde vers Dangus ;
 Brienne , s'asseyant sur les marches du Trône ,
 Du pouvoir souverain cependant s'environne ,
 Et du hardi Prélat l'esprit insidieux
 Contre nous se déploie en édits désastreux ;
 Les enfans de Thémis , fuyant leur domicile ,
 Dans des Temples obscurs vont chercher un asyle ,
 Et prisonniers au sein d'un nouvel Illion ,
 Ils prédissent le trouble & la confusion ;
 Sabatier , qui des siens anime le courage ,
 Propose les Etats pour arrêter l'orage ,
 Et redoutant l'effort de ce nouveau Visir ,
 Tout bon Français bientôt marque même désir.
 Nos Sénats réunis , brillans de renommée ,
 Entraînent sur leurs pas & la mitre & l'épée ;
 La Cour paroît céder , & Brienne aux abois ,
 Fixe un terme à nos vœux qu'il retarde vingt fois.
 Des Peuples en suspend la trop vaine espérance
 Fonde sur les Etats le salut de la France.
 Cependant le Prélat , sans mesure ni frein ,
 Rompt & détruit le soir ce qu'il fait le matin ;
 En arrêts impuissans envain il se consume ,
 Envain des beaux-esprits il emprunte la plume ;
 Il est contraint de fuir , suivi de Lamoignon ,
 Qui depuis . . . Mais alors on estimoit son nom ;
 Dans ce moment d'effroi , de trouble & de scandale ,
 Nekre fait retentir les cris de sa cabale ;
 Le Peuple s'en émeut , Versailles est effrayé ;
 Enfin le Roi le nomme , & Lambert est rayé ;
 Le Gênois soudain , & son ardente clique ;

10 L'ATTENTAT DE VERSAILLÉS ;

Sappent à coups pressés le pouvoir monarchique ;
Des mains de Cérutti pleuvent mille pamphlets ;
Les Princes , les Prélats sont livrés aux siflets ,
Et de l'Italien la plume incendiaire ,
De Geneve en nos murs veut allumer la guerre.
C'est en vain que d'Artois , Condé , Bourbon , Conti ,
S'opposent aux efforts d'un esprit perversi ;
Ils sont prêts à périr sous les débris d'un Trône
Que ne connoîtroit plus l'œil même de Calonne.

CALONNE.

Comment un tel projet manqué dans tous les tems ;
Peut-il encore avoir de nombreux partisans ?
On sait qu'à ses Barons , trop fiers de leur fortune ;
Philippe osa jadis opposer la Commune ;
Mais un plan si voisin de la confusion ,
Obtint bien rarement son exécution.

DURUEY.

Nekre , d'un esprit vain , & tout plein de lui-même ,
Croit que tout doit céder à son vaste système ,
Que la France à genoux , l'encensoir à la main ,
Pour tout autre que lui , n'aura que du dédain ;
L'insensé ne voit pas que tout prêt du naufrage . . .

CALONNE.

Je viens , s'il en est tems , pour conjurer l'orage ;
D'un billet , que dans Londres on m'adressa d'ici ,
Dans ce jour , m'a-t-on dit , je dois être éclairci ;
On parle d'attentats , de révolte & de crimes ;
On tait les criminels , ainsi que les victimes.

TRAGÉDIE.

11

DURUEY.

Protégez cet Empire, ô dieux ! de mon pays.

CALONNE.

Sans doute il faut pleurer le superbe Paris.

DURUEY.

Ce n'est plus cette ville en merveilles féconde ;
Que la Seine autrefois , l'arrosant de son onde ,
Contemploit , & voyoit la reine des cités ;
Ce n'est plus qu'un amas d'horribles cruautés ;
Effrayés des apprêts de nos guerres civiles ,
L'abondance & les arts ont fuit de leurs asyles ;
On y souffre le meurtre , & de la trahison ,
On offre à prix d'argent de payer le poison.
Le citoyen y foule une terre étrangère ;
Le bourgeois veut pour loix donner sa règle austère ;
Et le bruit des guerriers , aux armes l'appellant ,
L'artiste dans ses mains voit mourir son talent.
La liberté pour nous ne fut que la licence ;
Le cœur droit de Louis est dans la confiance ;
Et ne croyant céder qu'aux vœux des bons Français ,
D'une affreuse anarchie il souffre les excès.

CALONNE.

Le voile des Rhéteurs étendu sur la France ,
Annonce de l'état l'entière décadence ;
Où le raisonnement vient gâter la raison ,
Richelieu même doit le pas à Pétion :
Des abus de l'esprit trop ordinaire exemple ;

12 L'ATTENTAT DE VERSAILLES;
Colbert & Chapelier disputeroient ensemble,
Et le sophisme admis pour maxime d'état
Target doit dans Dénain décider du combat.

DURUEY.

Nekre fut des premiers à franchir la barriere ;
A tous nos raisonneurs il ouvrit la carriere ;
Et dans moins de vingt ans , ces publiques leçons
Ont produit les écueils auxquels nous périfions ;
Lui-même & Cérutti.

CALONNE.

Je vais ici l'attendre ;
Toi , passe chez la Reine , où je devois me rendre.

SCENE II.

NEKRE, CALONNE, CÉRUTTI.

CALONNE.

ENFIN vous l'emportez, Monsieur, & notre Roi
Vous élève en un rang qui fut jadis à moi ,
Il vous fait Directeur des trésors de la France.

NEKRE.

Un titre entre nous deux met quelque différence ;
Par-là, Louis est juste, & fait connoître assez
Qu'il veut récompenser les services passés.

CALONNE.

Sans nous en rapporter aux jugemens des hommes,
Le destin de l'Etat montrera qui nous sommes ;

TRAGÉDIE.

13

J'ai prévu , j'ai parlé : dans un conflit si grand ,
On cède à des raisons dont vous êtes garand.

NEKRE.

Si j'avois à parler à d'autres qu'à Calonne ,
Je laisserois briller l'éclat qui m'environne ;
Et mon compte rendu dans mes habiles mains ,
Les tiendrois au niveau du reste des humains.
Je dirois qu'un Ministre , ayant mon caractère ,
A droit , sur sa parole , aux respects de la terre.
Mais enfin , puisqu'ici le Ciel veut nous unir ,
Vois Nekre tout entier , & parle sans rougir.

CALONNE.

Je rougis pour toi seul , pour toi , dont l'artifice
A conduit ma patrie au bord du précipice ,
Dont l'ignorante main sème ici les forfaits ,
Et fait naître la guerre au milieu de la paix.
Pour moi , qui de l'Etat dirigeant la Finance ;
Laisseai chacun jouir des droits de sa naissance ;
L'on ne m'a jamais vu , trahissant mon devoir ,
Confondre en même rang le soc & l'encensoir ;
Et périsse à jamais la fausse politique
Qui conçoit sans degrés un État Monarchique ,
Qui veut au même poids , peser tous les mortels ,
Qui du sang des François cimente ses Autels ,
Et n'ayant que Reynal & Guillotin pour guides ,
Ne peut nous rendre égaux qu'à force d'homicides.
Oui , je doute , Monsieur , que les yeux de Louis ,
D'un prestige aussi vain soient long-tems éblouis.
Il pourroit entraîner des suites trop sinistres.

N E K R E.

Je dédaigne, Monsieur, la foule des Ministres ;
 Qui se trainant toujours sur des formes d'Etat
 Gouvernement d'habitude, & règnent sans éclat.
 Avant moi, Richelieu fit tout céder au Trône,
 De Louis sur sa tête il plaça la Couronne,
 Et portant le Monarque au fait des Grandeurs,
 Laissa loin de ses pas ramper ses Successeurs.
 Je viens après cent ans, jaloux de sa mémoire,
 Par un nouveau chemin ravir la même gloire,
 Et me faisant du Peuple un bien plus fort appui ;
 Régner tout-à-la-fois sur le Trône & sur lui.

C A L O N N E.

Mais la Cour fera-t-elle aussi d'intelligence ?

N E K R E.

Je saurai, croyez-moi, la réduire au silence ;
 De la philosophie embrassant les Autels,
 Je porte ma fortune au-dessus des mortels.

C A L O N N E.

Je ne puis encenser une Philosophie,
 Sous laquelle je vois toute gloire avilie ;
 Qui sème le désordre & la division ;
 Respectant, comme vous, l'homme, & la Nation ;
 Ne doit-elle pas tout à ceux, dont le génie

La tira de l'enfance & de la barbarie ?
 A ceux dont le talent , dans le plus grand des Arts ,
 Toujours en sa faveur sçut fixer les hasards ?
 A ceux qui des destins , Maîtres , pour ainsi dire ,
 Préparèrent de loin la grandeur de l'Empire ?
 S'il nous est glorieux de nous dire Français ,
 La multitude eut peu de part à ces succès ;
 Et quand il faut , Monsieur , conjurer la tempête
 Que peuvent mille bras dépourvus d'une tête ;
 D'une fausse lumière on doit craindre l'éclat ;
 Par-tout elle perdit & le culte & l'Etat ,
 Et le Peuple changeant seulement de ténèbres ,
 Marque de flots de sang ces époques célèbres.
 Le tems , & la raison ramènent les esprits ;
 Les Français rougiront d'avoir été surpris.
 Du Roi désabusé que ne peut la furie ?

N E K R E.

Suffren dans Sisteron tremble encore pour sa vie.
 Vois le Peuple Breton instruit par Montmorin ,
 Soutenir mes projets les armes à la main ;
 D'Orléans , dans Paris , arbore ma bannière ;
 Le bourgeois n'y tient plus son front dans la poussière ;
 A Marseille & dans Aix , le Tribun Mirabeau
 Au rochet , à la robe , ouvre plus d'un tombeau ;
 Et sans gloire aujourd'hui , cette Noblesse antique
 Préfère à ses lauriers la palme académique ;
 Ignorant qu'en cet art , dès long-tems dénigré ,
 Qui ne vole au sommet rampe au dernier degré ,
 Des enfans d'Apollon caressant la rudesse ,
 On la voit mendier les myrthes du Permesse ;

16 L'ATTENTAT DE VERSAILLES,

Les Boufflers , les Duras , savent faire un discours ;
 Sedaine le Maçon s'asseyoit près des Harcourts.
 Nivernois au conseil , & Beauveau dans l'armée
 Ne doivent qu'à moi seul toute leur renommée.
 Lauraguais n'est qu'un fou , Biron un partisan ;
 Liancourt croit déjà n'être plus courtisan ;
 Fézensac m'obéit , & Périgord vegete ;
 Mouchy de son salut seulement s'inquiete ;
 Bouillon vit ignoré ; Montmorin aujourd'hui
 Couvre sa nullité de mon utile appui ;
 Narbonne aux pieds de Staal voit écouler sa vie ;
 Le sang de vos héros au publicain s'allie t
 Et riche de l'emploi de Maître de l'Hôtel ,
 Descars , le fier Descars succede à Montmartel.
 De Louis , par son cœur conduit dès sa naissance ,
 Le rusé Maurepas sçut prolonger l'enfance ;
 Confiant dans Vergenne , il crut régner par toi ,
 Despote sous Brienne , & Plébéien sous moi ,
 Une âme noble & franche est tout son caractère ;
 Et le mal qui fut fait fut de son ministère.
 Voilà ce dont on veut que je sois alarmé :
 Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

C A L O N N E.

En étranger jaloux , c'est juger ma Patrie ;
 Quoi ! vous comptez pour rien nos héros dans l'Asie ;
 Et Condé dans Friberg , dans nos îles Bouillé ;
 Rochambeau dans Boston , peut-il être oublié ?
 Je vous rappellerois d'Estaing & la Grenade ,
 De Quélen , jeune encore , la célèbre Ambassade ;
 D'Albert , Broglie , Laval , qui tous sujets soumis ,

Sont

Sont encore la terreur de tous nos ennemis.
 Toujours on trouve en vous cette orgueilleuse ivresse,
 D'une âme folle & vaine, & sans scélératesse ;
 Mais détaillant un peu votre vaste tableau,
 Ne soupçonnez-vous pas ce même Mirabeau ?
 Dans vous, l'ambition peut n'être pas un vice ;
 Burrhus ambitieux fut trompé par Narcisse ;
 Et ce bruyant Philippe idole de Paris,
 Est-il aussi flatté d'être de vos amis ?
 D'Albion préférant les mœurs, & les maximes
 Des mains d'un scélérat, il peut voler aux crimes.
 Cet homme est Mirabeau, redoutés tout de lui.

N E K R E.

Que peuvent-ils sans moi ? J'ai le Peuple aujourd'hui ;
 Tout doit fléchir ici sous le joug populaire.

C A L O N N E.

C'est estimer trop haut la faveur du vulgaire ;
 Car de ce Peuple enfin dont on fait tant de cas,

N E K R E.

Je séduirai les cœurs.

C A L O N N E.

Ils folderont les bras ;
 Et tournant contre vous votre propre artifice
 De la chute du Trône, ils vous rendront complice
 Mon amour pour mon Roi,

B

18 L'ATTENTAT DE VERSAILLES;

NEKRE.

C'est le pousser trop loin.

CALONNE.

Sans doute, & c'est vous seul que regarde ce soin.

SCENE III.

NEKRE, CÉRUTTI.

NEKRE.

AMBITIEUX esclave, & né pour toujours l'être ;
Avec peine dans moi tu reconnois un maître ;
Tu voudrois m'effrayer du nom de Mirabeau ;
Le cédre voit en paix croître l'humble roseau ;
C'est à toi qu'appartient l'honneur de le confondre ,
Ami , je te chargeai du soin de lui répondre ,
Sur-tout qu'en tes écrits.....

CÉRUTTI.

Oui , j'ai tout préparé ;
Ce que jusqu'à présent le Peuple a révé ,
Est présenté par moi comme un culte frivole ;
J'ai renversé le temple , & j'ai brisé l'idole ;
Nourri , vous le savez à l'ombre des Autels ,
J'allois y bégayer des sermens éternels ,
Quand d'un Ministre altier la ferme politique
Brisa de l'oyola le sceptre tyrannique ;
Il ouvrit la carrière à mes jeunes talens ;
Je défendis Ignace & ses nombreux enfans ,

TRAGÉDIE

19

Et de l'ambition la première étincelle
 Dans mon novice cœur fut le fruit d'un saint zèle ;
 Depuis étudiant le monde & ses secrets ,
 Je servis avec vous de plus grands intérêts ;
 Mais en me partageant entre Genève & Rome ,
 Je scus à toutes deux préférer le grand-homme.
 Comptez sur moi , Seigneur , & soyez mon appui.

NEKRE.

Mon cœur reconnoitra ce service aujourd'hui ;
 Mais dédaignant des cours la vieille politique ,
 Fixons l'œil cependant sur la chose publique ;
 Consultons le moment par qui tout est permis ;
 Et le besoin d'argent à qui tout est soumis.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Comte DE MIRABEAU , le Marquis
DE SAINT-HURUGE.

Le Comte DE MIRABEAU

VIENS , suis-moi , d'Orléans en ces lieux se doit rendre ;
Je pourrai cependant te parler & t'entendre ;
Instruis-moi des secrets que doit t'avoir appris
Le séjour que pour moi tu viens faire à Paris ;
De ce qu'ont vu tes yeux parle en témoin sincere ;
Songe que du récit enfin que tu vas faire ,
Dépendent les destins de l'Empire François ;
Que fait-on dans Paris ? Que dit-on au Palais ?

Le Marquis DE SAINT-HURUGE.

La Capitale encore à son Prince fidele ,
Voyoit , sans s'étonner , une armée autour d'elle ;
Les Gardes seulement , assurés de secours ,
Payés par d'Orléans , murmurent tous les jours.
La foiblesse du Chef à leurs yeux découverte ,
De Biron au cercueil leur fait pleurer la perte ;
Mais , sans éterniser des regrets impuissans ,
Portés à la révolte , ils suivent d'Orléans.

Le Comte DE MIRABEAU.

Nous saurons employer ces nouveaux Janissaires ;
Que font en ce moment nos secrets émissaires ?
Dans les replis des cœurs , ami , n'as-tu rien lu ?
Philippe y joit-il d'un pouvoir absolu ?

Le Marquis DE SAINT-HURUGE.

D'Orléans est content , si nous voulons l'en croire
Et semble se promettre une heureuse victoire ;
Mais en vain par ce calme il croit nous éblouir ,
Il affecte un repos dont il ne peut jouir.
C'est en vain que , trompant son calcul ordinaire ,
Limon cherche en son nom , à gagner le vulgaire ,
Le peuple se souvient , malgré son amitié ,
Qu'il l'a de son Palais privé de la moitié ,
Lorsque pour agrandir sa fortune nouvelle ,
Il fit à ses voisins une injuste querelle.
Moi-même , j'ai souvent entendu ses discours ;
Le peuple craint Philippe , & le craindra toujours ;
Ses caresses n'ont point effacé cette injure.
Pour lui , votre absence est un sujet de murmure.
Tous regrettent le tems à leurs penchans si doux ,
Quand au Palais Royal on entendoit que vous.

Le Comte DE MIRABEAU.

Quoi ! tu croirois , ami , que mes fautes passées
Déjà des mains du tems pourroient être effacées ?
Tu crois , qu'obéissant à mon plus chaud désir ,
Paris m'écouterait encore avec plaisir ?

22 L'ATTENTAT DE VERSAILLES.

Le Marquis DE SAINT-HURUGE.

Le succès désormais réglera sa conduite ,
 Il faut voir de la cour la victoire ou la fuite ;
 L'habitant de Paris , aimant toujours ses Rois ;
 Obéit sans murmure à leurs plus dure Lois ;
 Il ne trahira point l'amour de tant d'années ;
 Mais enfin le succès dépend des destinées ;
 Si l'heureux d'Orléans , secondant notre ardeur ,
 Au château de Versailles est déclaré vainqueur ,
 Vous verrez ces Bourgeois lui rendre dans leur Ville ,
 Avec l'obéissance , un hommage fervile ;
 Mais si dans son dessein , les hasards plus puissants
 Marquent de quelque affront le nom de d'Orléans ,
 Alors , je l'avouerai , tremblant de votre audace ,
 Je crains pour vous , Monsieur , quelqu'affreuse disgrâce ;
 Nekre , vous le savez. . . .

Le Comte DE MIRABEAU.

Peut-être avant ce tems

Je saurai l'occuper de soins plus importants.
 Je fais que ce Ministre a juré ma ruine ,
 Je fais , il triomphoit , le sort qu'il me destine ;
 Il regne seul , & moi , perdu dans nos Etats ,
 Je me vois le héros de futiles débats.
 Voilà le Peuple , ami ; l'apparence le guide.
 Nekre est tout à ses yeux , & nouvel Aristide ,
 A cet homme hantain , cupide , ambitieux ,
 Je prodigue aujourd'hui le nom de verveux ;
 Mais j'ai su lui donner plus d'un sujet de veilles ,
 Et le bruit en ira bientôt à ses oreilles.

Le Marquis DE SAINT-HURUGE.

Quoi donc ! qu'avez-vous fait ?

Le Comte DE MIRABEAU.

Je prétends aujourd'hui

Que cet homme périsse , & la Reine avec lui.

Le Marquis DE SAINT-HURUGE.

Quoi ! la Reine , Monsieur , cette auguste Marie ;
Qui dans tant de beautés pour le Roi fut choisie ?

Le Comte DE MIRABEAU.

Que parle-tu de Roi , quand l'aîné des Bourbons ;
Louis , d'un vil banquier écoutant les leçons ,
Quitte , pour suivre Nekre en des sentiers vulgaires ,
Les glorieux chemins que lui traçoient ses peres ;
Un tel discours dans moi te doit être nouveau ;
Approche , Saint-Huruge , & connois Mirabeau.
J'ai su , même à tes yeux , dès mes jeunes années ,
Paroître dédaigner mes hautes destinées ;
Mais les tems sont venus où je dois de mon cœur
Te dévoiler enfin la sombre profondeur.
Altier , impérieux , mais souple & populaire ,
Du Peuple incessamment je plains la misère ;
Sentant que par lui seul je pouvois m'élever ,
Du ton de mes pareils je sus me préserver ;
Et si Nekre avant moi se servit de ses larmes ,
Que ne peut Mirabeau muni des mêmes armes ;
Du Peuple , en nos Etats , je me fis le tribun ;
L'excitai d'Orléans , je séduisis d'Autun ;

24. L'ATTENTAT DE VERSAILLES;

D'Autun dont le cœur jeune , & la bouche encor pure
Contre le Sacerdoce invoque la Nature ;
A Philippe , soumis à ses avarès goûts ,
Je promis les trésors qu'il prodiguoit pour nous ;
Même je fis briller aux yeux de sa compagne
Le sceptre du Régent , & l'oubli de l'Espagne ;
Ainsi me préparant à de plus grands combats
Je devins le fanal de nos jeunes Etats ;
Fondateur de leurs Loix , sans avoir leur estime ,
J'y prêchai les vertus , & méditai le crime.
D'Orléans , me dis-tu , se croit Roi dans Paris :
Je le mettrai lui-même au nombre des Proscrits ;
Oui , ne t'y trompe pas , ce Philippe si brave ,
Ce fanfaron du crime a l'âme d'un esclave.
Prêt à régner , ami , si nous sommes heureux ,
Prêt à fuir , si le sort contrariait nos vœux ;
Enfin , pour m'assurer la faveur souveraine ,
Il faut perdre avec Nekre , Orléans & la Reine ;
Sans femmes , sans ministre , abhorrant nos Etats
Le timide Louis va me tendre les bras.
J'ai pour tromper Philippe , assuré mes mesures ,
Et parmi ses agens , su choisir des mains sûres.

Le Marquis DE SAINT-HURUGE.

Ainsi donc , vous pouvez douter de ses vertus ?

Le Comte DE MIRABEAU.

Ce seroit m'occuper des soins trop superflus.
Laissons les longs secours d'une vaine prudence ,
Et fixons dès ce jour le destin de la France.

TRAGÉDIE.

25

Le Marquis DE SAINT-HURUGE.

Qu'à tous les bons Français ce moment sera doux ,
Vous régnerez par eux , ils régneront par vous.

Le Comte DE MIRABEAU.

Tu voudrois que pour prix de ce projet sinistre
D'un fantôme de Roi trop abjecte Ministre ,
Dès long-tems dévoré de la soif de régner ,
Au gré de tes François j'aïlle me gouverner ?
Au Peuple , j'ai rendu d'ambitieux services ;
Sans prétendre jamais adorer ses caprices ;
Et je laisse à Guignard , au modeste Cicé ,
A signer un arrêt qu'ils n'ont pas prononcé ;
Va , le foible Louis nous fit ce que nous sommes ;
Mais le Peuple toujours fut fait pour les grands hommes.

Le Marquis DE SAINT-HURUGE.

De vos vastes desseins je n'étois point instruit ;
Vous savez , contre vous on répand plus d'un bruit ,
Qui , quoique dénués de toute vraisemblance ,
Pourroient tromper vos vœux , même dès leur naissance.

Le Comte DE MIRABEAU.

Tu verras, m'érigeant en Richelieu nouveau ;
Louis & ses Sujets aux pieds de Mirabeau.
D'orgueilleux orateurs , l'ignorante éloquence ,
Par les loix des Cujas , voudroit régler la France ;
Et des Nobles sans nom , honte de leurs aïeux ,
S'honorent de les suivre , & de ramper sous eux ;
Malgré ces mirmidons , au temple de mémoire ,

16 L'ATTENTAT DE VERSAILLES,

Dieu-donné de sa vie énnorgueillit l'histoire ;
Par lui le nom Français , à l'Univers porté ,
Brille encor des rayons de l'immortalité.
Il est tems d'arrêter cette démagogie ;
Si je fus des premiers à lui donner la vie ;
C'est que je dus chercher dans la confusion
Les seuls degrés permis à mon ambition ;
Mais ces premiers pas faits , effort de mon génie ,
Je veux rendre au Conseil sa première énergie.
Que de ce vain Sénat le temple soit fermé ,
Et que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé.

Le Marquis DE SAINT-HURUGE.

Etes-vous sans soupçons du jeune la Fayette ?
Sa prudence en tout sens s'agite & s'inquiette.
Commandant de la Garde , & maître dans Paris ,
Dans le parti du Peuple il a tous ses amis.

Le Comte DE MIRABEAU.

La Fayette n'est point ce qu'un vain Peuple pense ;
Le hasard le servit à Boston , comme en France ,
Où croyant voir en lui l'esprit de Washington ,
Le Bourgeois se croit brave à l'abri de son nom ;
De cette Tragédie un muet personnage ,
Un garde de Bailly , pourroit me faire ombrage ;
Aujourd'hui la Fayette , aux yeux des Nations ,
N'est que l'exécuteur de nos proscriptions ;
Et bien plus commandé , crois-moi , qu'il ne commande ;
D'un , où d'autre côté , qu'à périr il s'attende ,
Ou massacré par eux , ou condamné par moi
Comme un chef de parti qui menace son Roi ;

Mais , voici d'Orléans , suivi de son la Touche.
Toi , prends garde qu'un mot n'échappe de ta bouche.

S C E N E I I.

Le Duc D'ORLÉANS , le Comte DE LA TOUCHE ;

Le Comte DE MIRABEAU , le Marquis

DE SAINT-HURUGE.

Le Comte DE MIRABEAU.

ENFIN , voici le jour marqué pour vos exploits ;
Vous seul tenez le fort des Peuples & des Rois.
Souple à mes volontés , le sénat de la France
Se range de lui-même à votre obéissance.
Saint-Huruge , Seigneur , nous repond de Paris ,
Et dans ce Château seul sont tous vos ennemis.
Bientôt pour nos neveux , par un titre plus juste ,
Philippe d'Orléans fera Philippe - Auguste.

Le Duc D' O R L É A N S.

Je fais , en dirigeant nos desseins importants
Ce que je dois , Monsieur , à vos soins obligeans ,
Et j'espère avant peu reconnoître ce zele ;
Mais , je vais vous parler en complice fidele :
Plus j'approche du but de mon ambition ,
Plus je sens dans mon cœur d'irrésolution.
Si la Cour me punit , je fus un peu sincere :
Ma hardiesse au Roi , sans doute a pu déplaire ,

28 L'ATTENTAT DE VERSAILLES ;

Et de Brienne , errant en pays étranger ,
L'exil a pu suffire , enfin , à me venger.

Le Comte DE MIRABEAU.

Pourquoi parler , Seigneur , d'exil & de vengeance ,
Votre grand cœur suffit aux destins de la France ,
Et si , pour commander en Maître aux Nations ,
L'homme foible a besoin du feu des passions ;
Philippe du même œil qui confond le superbe ,
Doit voir l'Aigle dans l'air , & l'insecte sous l'herbe ,
Sous les débris du trône étouffer ses rivaux ,
Et par l'égalité régner sur ses égaux.

Le Comte DE LA TOUCHE.

Mais ne craignez-vous pas que cette politique
Qui conduit sur nos pas un peuple fanatique ,
Appréciée enfin par tous les bons esprits ,
Au lieu de ses respects , n'attire ses mépris ?
Déjà de Charles V on lui trace l'histoire ;
Bailly , comme Marcel , si l'on veut les en croire ,
Par le peuple élevé doit tomber comme lui ;
Il est

Le Comte DE MIRABEAU.

Pour un Maillard cent Marcel aujourd'hui.
Necraignez point , Seigneur , qu'aucun puisse vous nuire ,
Si par l'exemple seul , on pouvoit se conduire ,
Je vous rappellerois un de ces noms fameux ,
Qui fut tout par lui-même , & rien par ses aïeux.
Nous sommes ici bas ce que nous voulons être ;
L'homme doit obéir , le grand homme être maître.

Le Duc D' O R L É A N S.

Mais pour mettre à profit vos utiles leçons ,
Avons-nous de Paris les soixante cantons ?
Le soldat pourra-t-il , entraînant la Fayette ,
Le désigner l'auteur du coup que je projette ?

Le Marquis DE SAINT-HURUGE.

Oui , Seigneur , vous pouvez compter sur nos amis ;
Les gardes , les bourgeois , tout vous sera soumis ;
Et du peuple gagé les cohortes sans nombre ,
Couvriront nos desseins du voile le plus sombre.

Le Comte DE LA TOUCHE.

Mais , la Duchesse ici.

Le Comte DE MIRABEAU , *au Marquis
de Saint-Huruge.*

Vas , je reste en ces lieux ;
Sur tous ses mouvemens , je fixerai les yeux.

SCENE III.

Le Duc D' O R L É A N S , la Duchesse
D'ORLÉANS , le Comte DE MIRABEAU , le Comte
DE LA TOUCHE.

Le Duc D' O R L É A N S.

Où courez-vous , Madame , & d'où viennent ces larmes ?

30 L'ATTENTAT DE VERSAILLES,

La Duchesse d'ORLÉANS.

Vous seul pouvez , Seigneur , dissiper mes alarmes.
On dit ; même ce bruit ne paroît pas nouveau ,
Qu'en vous montrant le trône , on vous mene au tombeau
Que parmi vos amis ; puis-je achever le reste ?

Le Duc d'ORLÉANS.

Moi , que je craigne d'eux un dessein si funeste ;
Ah ! Madame , écoutez un plus heureux transport ;
Nous allons au triomphe , & non pas à la mort ;
Et voulant écarter la Cour & ses Ministres ,
Nous n'avons point formé de projets plus sinistres :
De mon bonheur , enfin , pourquoi vous affliger ?

La Duchesse d'ORLÉANS.

Dans quels siecles de soins vous allez-vous plonger.
Vous le savez , Seigneur , Penthievre vous adore ;
mais de l'ambition , si la soif vous dévore ,
Si l'honneur de régner , de mon bonheur jaloux ,
M'enlevoit mon seul bien , m'arrachoit mon époux ;
Enfin , si quelque main à tous les deux contraire ,
Détournoit contre vous la fureur populaire ;
Allons , loin de ces lieux attendre le succès ,
Ne vous refusez pas à mes tristes regrets ;
Un cœur comme le mien ne peut-il vous suffire ?

Le Duc d'ORLÉANS.

Pourquoi ces mots sans suite , & que voulez-vous dire ?

Le Comte DE MIRABEAU.

Quelqu'un pourroit-il nuire à Philippe aujourd'hui ?

La Duchesse d'ORLÉANS.

Vous qui le conduisez, répondez-vous de lui ?
Ah ! d'une ambition , que mon amour redoute
Quel but pourra jamais vous adoucir la route ?
Eh ! quoi , n'êtes-vous pas au plus sublime rang ?
N'est-ce pas vous manquer , manquant à votre sang ;
Un jour il m'en souvient ; dans un tendre délire ,
Je voudrois , disiez-vous , que maître d'un Empire ;
Mais de plaire à Penthievre encore plus jaloux ,
Elle eût avec mon cœur , mon sceptre à ses genoux :
Oui , c'est m'en donner un que cesser d'y prétendre.

Le Duc d'ORLÉANS.

Je ne puis résister à cette voix si tendre ,
Et je cede , sans doute , à d'injustes soupçons ;
Mais soyez désormais toutes mes passions ,
Je vous le dis sans fard , sans aucun artifice.

La Duchesse d'ORLÉANS.

Je connois mon époux , & je lui rends justice.

SCÈNE IV.

Le Duc d'ORLÉANS, le Comte DE MIRABEAU.

Le Comte DE MIRABEAU.

LES Ministres, Seigneur, se l'étoient bien promis ;

Le Duc d'ORLÉANS.

Les Ministres , dis-tu ?

31 L'ATTENTAT DE VERSAILLES,

Le Comte DE MIRABEAU.

Répendent dans Paris ;
Mais je crains cependant d'être un peu trop sincère.

Le Duc D'ORLÉANS.

Non , parle.

Le Comte DE MIRABEAU.

J'obéis : on dit que votre mere ,
Ecartant de son sein le vieux sang de Bourbon ,
Ne transmit à son fils des Capets que le nom ;
Qu'à la gloire , opposant les plaisirs les plus minces ,
Philippe n'eut jamais les goûts chers aux grands Princes ,
S'il fut un moment fait pour étouffer ce bruit.

Le Duc D'ORLÉANS.

J'entends ; de tes conseils je cueillerai le fruit.
Viens , & forçant enfin cette Cour à se taire ,
Je sçaurai lui montrer ce qu'Orléans peut faire.

Fin du second acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

La Marquise DE TOURZEL, CALONNE.

La Marquise DE TOURZEL.

EST-CE une illusion ! en croirai-je mes yeux !
Calonne ! quel chemin vous conduit en ces lieux ?

CALONNE.

Je viens payer , Madame , excité par mon zèle ,
Ce que doit à son Roi tout serviteur fidèle ;
Je sçais que je me livre à tous mes ennemis ;
Que je dois craindre Nekre & ses nombreux amis ;
Que j'irrite à la fois son orgueil & sa haine ;
Mais sauvons , s'il se peut , & Louis , & la Reine.

La Marquise DE TOURZEL.

Depuis trois mois la Reine en son appartement
Cherche un peu de repos , & toujours vainement.
Elle rejete , hélas ! de son âme agitée ,
Toute distraction par nos soins projetée ;
Elle embrasse son fils , tantôt pleure avec nous ;
Celui dont la priva le destin en courroux ;
Même , depuis huit jours , & plus triste , & plus sombre ;

C

34 L'ATTENTAT DE VERSAILLES

Quelquefois elle semble appercevoir un ombre.
De mots entrecoupés , elle presse les sons ;
Jusques sur ses amis elle étend ses soupçons.
Les yeux remplis de pleurs , souvent d'un air austere ;
Elle apelle à grands cris , & Choiseul , & sa mere ;
Elle accuse le ciel , ou bien se plaint à tous
D'avoir été trompée , ainsi que son époux.
Oui , plus je la connois , plus mon courroux s'enflâme ;
Quand je vois des Français calomnier son âme.

CALONNE.

Tout le mal vient de Nekre , & de sa vanité ;
Genevois & Sectaire avec la Royauté ,
Il poursuit aujourd'hui la croyance romaine ;
Le sceptre & la tiare ont des droits à sa haine ;
Et d'un comptoir obscur au grand jour parvenu ;
Il ne veut plus , dit-il , de rang que la vertu.
Tel est des Novateurs le langage ordinaire ,
Et comme en tous les rangs il existe un vulgaire ;
Il a trouvé des grands dont les yeux fascinés ,
Grossissent le troupeau de ses illuminés ;
Ou qui , peut-être aussi , plus adroit que les autres ;
Espèrent tout d'un Dieu dont ils sont les apôtres.
Mais on ouvre : La Reine.

SCENE II.

LA REINE, LA MARQUISE DE TOUR-
ZEL, CALONNE.

LA REINE A CALONNE.

HÉLAS ! je vous revois ;
Et peut-être , Monsieur , pour la dernière fois.

CALONNE.

Ah ! Madame , un moment , daignez tarir ces larmes :
Que peuvent à vos maux de stériles alarmes ?
Le monde est juste enfin , sur vous , sur votre époux ,
Un jugement plus lent n'en sera que plus doux.
Eloignez de votre âme une douleur si vive.

LA REINE.

Prêtez-moi l'un & l'autre une oreille attentive :
Un songe qui m'effraie , & par-tout me poursuit ;
Vient troubler mon repos & le jour & la nuit.
Je fais ce que l'on doit à de grossiers prestiges ,
Et mon esprit armé contre ces vains prodiges ,
Méprisa dès long-tems la faiblesse & l'erreur ;
Mais ce songe en mes sens a porté la terreur.
Epouse & mere enfin , pourrai-je être insensible ;
Aux avis bienfaisans d'une main invisible.
J'errois dans les détours du Parc de Trianon ,
Seule , au déclin du jour , dans un sombre abandon ;
Quand je vois près de moi s'élever de la terre

36 L'ATTENTAT DE VERSAILLES;
Un spectre; je veux fuir; grands Dieux! c'étoit ma mere;
Dont la main soulevant ses longs habits de deuil,
Présente à mes regards la tête de Choiseul.
Mon cœur, malgré mes sens, vers tous les deux m'en-
traîne.

Tremble, me dit le Duc; ô malheureuse Reine,
D'infâmes assassins redoute le courroux;
On en veut à tes jours, à ceux de ton époux;
D'Orléans;.... A ces mots les éclats du tonnerre
Déroient à mes yeux, & Choiseul, & ma mere,
Et le Roi s'empresant à mes lugubres cris,
De cet affreux sommeil vient tirer mes esprits.
Que peut me présager cette vue effroyable?
Pourroit-on ajouter au malheur qui m'accable,
Et réduite à pleurer, & mon fils, & l'Etat;
Faut-il pour mon époux craindre un assassinat?

La Marquise DE TOURZEL.

Ah! Madame, pourquoi vous effrayer d'un songe?

CALONNE.

Peut-être cet avis n'est point un vain mensonge,
Madame, & dans ce jour un peu mieux éclairci,
J'aurai le mot secret du billet que voici:
Puisse un vent favorable écarter ces nuages,
Et le calme en nos cœurs succéder aux orages.
Mais, Nekre vient.

LA REINE.

Allez, j'attends votre retour;
Je veux seule avec lui m'expliquer en ce jour.

SCENE III.

LA REINE, NEKRE.

NEKRE.

Quoi ! pendant que Louis est sorti sans escorte ,
La sœur de l'Empereur attend seule à sa porte !

LA REINE.

Je vous cherchois , Monsieur.

NEKRE.

Qui , moi , Madame.

LA REINE.

Vous.

Certains faits doivent être éclaircis entre nous ;
Et pendant que du Roi , la Cour cherche la trace ,
Il faut sur mes soupçons , que l'on me satisfasse.

NEKRE.

J'ignore de quel crime on a pu me noircir.

LA REINE.

De tout ce que j'ai fait , je vais vous éclaircir.

Elle s'assied.

Quinze ans sont écoulés depuis que la Couronne
Nous fit connoître , hélas ! les soucis qu'elle donne ;

38 L'ATTENTAT DE VERSAILLES,

Et quinze ans , désirant de voir son Peuple heureux ,
 Le Roi n'a pu jouir du plus doux de ses vœux.
 Maurepas , vous savez , indiqué par son pere ,
 Nous parut à tous deux un ange tutélaire ;
 Mais son expérience & sa capacité
 Le cédoient de beaucoup à sa légèreté.
 Il sut rendre du Roi le désir inutile ,
 En lui peignant toujours l'art de régner facile.
 Vergennes le suivit ; docile à mes souhaits ,
 Sans achever la guerre , il accepta la paix ;
 Espérant avec elle , au sein de l'abondance ,
 Par d'assidus travaux régénérer la France.
 Vains desirs ! vains projets ! de mon bonheur jaloux ,
 Le sort s'est constamment déclaré contre nous ,
 Et le Ciel ajoutant aux malheurs de la terre ,
 Nous vîmes succéder la famine à la guerre.
 On changea de principe , on changea de conseil ,
 Sans pouvoir à nos maux mettre un sûr appareil ;
 Et sans nous arrêter à la prompte disgrâce
 Du Prélat , dont ici vous occupez la place ;
 Je viens à ce moment où mes heureuses mains
 De Louis , contre vous , trompèrent les chagrins ;
 Sans doute , vous sentez , sorti du Ministère ,
 Combien votre conduite avoit dû lui déplaire ;
 Et vos premiers travaux au Public consacrés ,
 Etoient même , sans moi , d'inutiles degrés ,
 Alors que Loménie , à ses mains incertaines ,
 Du trésor épuisé vit arracher les rênes
 Chacun se rappelloit votre superbe humeur ;
 De Stockholm , on craignoit même l'ambassadeur ;
 Et peut-être doit-on aux soins de votre gendrie ,
 Le parti que l'Europe , à Gustave a vu prendre.

N E K R E.

Madame , à qui cacher désormais nos malheurs ?

L A R E I N E.

Dans le secret du moins nous dévorions nos pleurs ;
 d'être trop bien instruit, justement l'on soupçonne
 Un Prince à qui la France assura sa Couronne.
 Cependant , rejetant ceux qui brignoient ma voix ,
 Je peignis à Louis le besoin d'un bon choix ;
 Et sans vous croire exempt de cabale & d'intrigue ,
 On écouta le Peuple , & j'écartai la brigue.
 Ce n'étoit rien encor : votre religion
 S'opposoit aux élans de votre ambition ;
 On murmuroit, Monsieur , & faut-il vous le dire ,
 On annonça dès-lors les malheurs de l'Empire ,
 Si cet obstacle enfin , par moi seule abatu ,
 Vous livroit de Louis la facile vertu.
 Malgré l'antique loi de l'autel , & du trône ;
 De Louis en vos mains je remis la couronne ,
 Il vous nomma Ministre , & pour tant de bienfaits ,
 Je ne vous demandai que l'amour des Français.
 Sans danger pour l'Etat ne pouviez vous me plaire ?
 Voilà ce que j'ai fait , en voici le salaire.
 Attentif à fixer tous les regards sur vous ,
 Du nom même du Roi vous paroissiez jaloux ;
 De vos premiers projets la fausse économie ,
 N'offrit plus aux Sujets qu'une Cour avilie ;
 Et vos comptes rendus , plus au Peuple qu'au Roi ,
 Parloient beaucoup de vous , de votre épouse ; & moi
 Qui de tous vos travaux , devois , à plus d'un titre ,

40 L'ATTENTAT DE VERSAILLES;

Etre la confidente au moins , sinon l'arbitre ,
Vous semblez éviter de prononcer mon nom.

N E K R E.

Madame , vous croiriez.

L A R E I N E.

Sur le moindre soupçon

Que mon autorité fait pencher la balance ,
Je vous entends citer les malheurs de la France ;
Comme si , trahissant , & mon fils , & mon Roi ,
J'osais sacrifier tout le Royaume à moi.
Encor , ce seroit peu , si votre ingratitude
A me déplaire en tout , eut borné son étude ;
Mais , qui peut ignorer que l'Etat aujourd'hui
Ne soit prêt de périr , & nous même avec lui.
Mépris de tous les rangs , haine de tous les Princes ;
La Capitale en feu , de même les Provinces ;
Le Roi craignant son Peuple , & son frere insulté ;
Par-dessus tous les noms , votre nom exalté ;
Tout ne montre-t-il pas que votre soin perfide
Fut de Perdre un Etat qui vous choisit pour guide ;
Car vos talens , qu'on porte à la sublimité ,
Livrent à nos soupçons votre fidélité.

N E K R E.

Accuser à la fois ma droiture , & mon zèle !

L A R E I N E.

Comme vous , Sunderland , pour son Prince infidele ;
A Guillaume livra le crédule Stuart ;

Vous n'eûtes à nos maux , Monsieur , que trop de part ;
 Vous rabaissez Louis , & d'un ton hypocrite ,
 Vous ne parlez jamais que de votre mérite ;
 Vous opposant toujours au bien de nos amis ;
 Appuyant en secret nos plus chauds ennemis ;
 D'un Peuple qu'on séduit outrant le caractère ,
 Vous applanissez tout , alors qu'il faut lui plaire ;
 Pourvu qu'en votre nom , le bienfait accordé
 Cache jusqu'au soupçon que Louis l'ait cédé.
 Dans ce Paris enfin , fier de votre génie ,
 Vous allez triompher quand le Roi s'humilie :
 Même j'ajouterai , que d'un front sans égal ,
 On vit à vos côtés , & votre épouse , & Staal.
 Et ne tremblez vous pas , en voyant votre Maître ,
 S'il lui reste du moins quelque désir de l'être ,
 Sur un Peuple , par vous fidèlement instruit ,
 Ne régner désormais que par votre crédit.
 De la France à l'Europe , aggravent les miseres ;
 Peignant des maux réels , promettant des chimeres ;
 Voilà les fruits amers de vos brillans travaux ;
 Et lorsque je me plains à vous de tous nos maux ,
 Lorsque j'ai pu vingt fois comme ici vous confondre ;
 Par de futiles mots , vous croyez me répondre ;
 Vous , dont j'eus pu laisser mourir l'ambition
 Dans le dédale obscur de la Religion.

N E K R E.

Madame.

L A R E I N E, *se levant.*

C'est assez : j'ai trop su vous connoître ;
 Aux Etats , au Conseil , allez parler en maître ;

42 L'ATTENTAT DE VERSAILLES,
C'est en cédant aux vœux d'un Peuple trop ingrat,
Que j'ai perdu le Roi, moi-même; & tout l'Etat.

SCENE IV.

NEKRE, MADAME NEKRE.

NEKRE.

Avez-vous entendu cette superbe Reine?

Madame NEKRE.

Hélas ! j'entendois tout, & plainois votre peine.
Monsieur, nous sommes seuls; écoutez en ce jour
Un conseil que dicta le plus sincère amour.
Etrangers dans ces lieux, enchaînés l'un à l'autre,
Ma conduite toujours fut soumise à la vôtre.
De ce premier affront, songeons à profiter,
Peut-être la fortune est prête à nous quitter.
Evitons un retour qui ferait trop funeste,
Toute la cour nous hait, le clergé nous déteste;
Et s'il faut vous montrer enfin ce que je voi,
Ce peuple même ici me cause de l'effroi;
Aux plus affreux excès son inconstance passe:
Prévenons son caprice, & craignons qu'il se lasse.
Gagnons le lac Léman, & ses bords écartés,
Où nos aïeux, dit-on, jadis furent jetés.
Vous pouvez du départ me laisser la conduite;
Sur-tout de vos trésors j'assurerai la fuite.
Oui, le moindre incident, dans vos vastes projets,
Peut de votre carrière, encombrer les trajets;

Le plus simple hasard des jeux de la fortune ;
L'intérêt ou l'intrigue , à la cour si commune ;
Dans vos amis le trouble ou la division ,
De tous vos ennemis la constante union :
Rendez-vous aux avis d'une épouse alarmée ,
Qui préfère vos jours à votre renommée.

N E K R E.

Madame , il n'est plus tems , le sort en est jeté ;
Au sommet du pouvoir en ce moment monté ,
Il seroit trop honteux moi-même d'en descendre ;
J'ignore du destin ce que je dois attendre ;
Mais dût-il de mon sort altérer la douceur ,
Ailleurs , pour votre époux , il n'est plus de bonheur.
Je connais de Louis l'âme molle & facile ;
Trop long-tems de mes mains j'ai pétri cet argile.
Tout me répond encor , & du peuple & de lui :
N'ai-je pas en moi-même un plus solide appui ;
Et pour me conserver la faveur souveraine ,
Je saurai me passer du crédit de la Reine.

Fin du troisieme acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE DE LALLY, *seul.*

SOUVERAINS Protecteurs de l'empire des Lys ;
 Dieux ! témoins de la foi que je dois à Louis :
 Ah ! quand sous son aïeul , j'ai vu périr mon pere ,
 En dois-je à ses enfans un respect moins sincère ?
 Eloignez-vous de moi coupable ambition ,
 Trop criminel esprit de la sédition.
 Si jadis cette Cour était fertile en brigues ,
 Voit-on dans nos Etats de moins noires intrigues ?
 A trahir mon honneur , si j'étais destiné ,
 Reprenez le pouvoir que vous m'avez donné ;
 Vous , qui toujours soumis à nos illustres Princes ,
 désirez seulement le bien de leurs Provinces.
 Lally.... rentre en toi-même , & vois s'il t'est permis ;
 De livrer un secret qui perd tous tes amis.
 Des amis.... des amis.... le font-ils de ma gloire ?
 Craignons de voir unis leurs noms , & ma mémoire.
 Périsse bien plutôt jusques au souvenir ,
 De forfaits que jamais ne croira l'avenir.
 Disciple humilié d'un Laclos , d'un Barnave ,
 Respirer sous des Rois , est-ce vivre en esclave ?
 Ah ! cet antique trône de l'Empire Français ,
 Ne dut qu'à ce pouvoir , sa gloire & ses succès.

Où... que Calonne instruit.... Sauvons le Roi, la France;
Le bien de mon Pays sera ma récompense.
Je périrai peut-être, en un si beau dessein;
Le parti que je fuis a plus d'un assassin;
Périfsons s'il le faut; mais qu'on entende dire,
Maltraité de son Roi, Lally sauva l'Empire.
J'apperçois d'Orléans, & tous ses conjurés:
Dieux! voilà les vertus que vous couronnerez.
Sortons.

SCENE II.

Le Duc D'ORLÉANS, le Comte DE MIRABEAU;
LACLOS, CHAPÉLIER, BARNAVE.

Le Duc D'ORLÉANS.

Vous, mes amis, contre une Cour parjure;
Qui voulez me servir à venger mon injure,
Mirabeau, Chapelier, vous Barnave & Laclos,
Antoinette fut seule auteur de tous mes maux;
C'est elle dont la main féconde en artifices,
Fit rompre deux hymens à mes vœux si propices.
Ses orgueilleux dédains rappeloient à Louis
L'épouse du Régent, & la mienne, & leur fils.
De son esprit mordant la piqure profonde,
Compare ces beaux jours aux brouillards de la fronde.
De Broussel & de Rets rappelant le tableau,
Elle peint d'Orléans comme un Beaufort nouveau.
Vengez-vous, vengez-moi, notre cause est commune;

45 L'ATTENTAT DE VERSAILLES,

Je mets entre vos mains mon nom & ma fortune ;
 Prodiguez mes trésors au Peuple de Paris ,
 Ecartons de ces lieux , & la Reine & Louis :
 De Ministres obscurs disperçons la cohue ;
 Et lorsque cette Cour , à nos pieds abatuë ,
 De sa perte , en fuyant , donnera le signal ,
 Du Royaume pour lors Lieutenant-Général ,
 Je puis récompenser dignement votre zele ;
 Vous , Chapelier , des sceaux le gardien fidele ;
 Vous apprendrez à tous à respecter mon nom.
 Laclos , prenez ma garde & remplacez Lomont :
 Mirabeau de Paris aura le ministere ;
 Barnave choisira la marine ou la guerre.
 Moi , je me guiderai toujours par vos avis ,
 Et nul n'aura d'emploi que vous , & nos amis.

Le Comte DE MIRABEAU.

Suspendez un discours dont la bonté me blesse ,
 Seigneur , de l'amitié redoutons la foiblesse ;
 Sa balance perfide aux plus grands intérêts
 A des plus sages plans arrêté les progrès ;
 Sous un Prince absolu , dédaignant ces mesures ;
 Un Ministre affermi choisit ses créatures ;
 Mais en ce moment même où nous créons l'Etat ;
 Tout choix est important , tout emploi délicat ;
 Et , par exemple , au Ciel sa demeure ordinaire ;
 L'Astronome Bailly peut-il régler la terre ?
 Liancourt d'une excuse éludant le combat ,
 Guidera-t-il jamais les troupes de l'Etat ?
 L'un à sa passion doit tout son caractère.

D'Aiguillon n'a pour but que de venger son pere;
L'autre qui de courage a manqué de tout tems,
Peut, dans la politique, essayer ses talens.
Mais sur-tout écartons ces Gracques subalternes
Par mode conjurés, Catilina modernes,
Qui dans une bergere, un Saluste à la main,
En parlant d'un Français, citent un nom Romain.
A tout un édifice une pierre peut nuire;
Un homme seul élève ou détruit un Empire;
Mais Saint-Huruge accourt, & semble vous chercher.

SCENE III.

Le Duc D'ORLÉANS, le Comte de MIRABEAU,
Le Marquis de SAINT-HURUGE, LACLOS,
CHAPELIER, BARNAVE.

Le Marquis de SAINT-HURUGE.

Vous pouvez de Paris, Seigneur, vous approcher.
Aux Gardes révoltés la Fayette est en bute;
J'ai donné le conseil, un autre l'exécute;
Et dans quelques momens tout Versailles investi,
Déformais à la Cour ne laisse qu'un parti.

Le Comte DE MIRABEAU.

Soit que la Cour demeure, ou bien prenne la fuite,
De ces lieux importans laissez-moi la conduite;
Je sais de qui l'on doit ici se défier;
J'observerai Lally, j'aurai l'œil sur Mounier,
Et faisant de tous deux une justice prompte,
Je saurai, s'il le faut, vous en rendre un bon compte.

48 L'ATTENTAT DE VERSAILLES;

Le Duc D'ORLÉANS.

Nous nous abandonnons, Monsieur, à votre foi;
Aux Etats assemblés, allez donner la loi;
Pendant que de la Cour, observateur fidele,
J'exciterai du Peuple, ou retiendrai le zele.

SCENE IV.

Le Comte DE MIRABEAU, le Marquis DE SAINT-HURUGE.

Le Comte DE MIRABEAU.

DEMEURE, Saint-Huruge. Enfin voici le tems
Où le Trône ébranlé jusqu'en ses fondemens,
Peut aussi dans sa chute entraîner notre perte;
Le Peuple, assure-tu;

Le Marquis DE SAINT-HURUGE.

La plaine en est couverte,
Et dans quelques momens, Monsieur, ils sont à nous.
Des soldats nous avons séduit l'esprit jaloux,
Du Héros de Boston ils échauffent le zele.

Le Comte DE MIRABEAU.

Les Héros ne sont point taillés sur ce modèle.
La nature leur donne un bien autre ressort;
Des Pilotes pareils sont habiles au port;
Profitions seulement de sa frêle sagesse.

Un

Un soin plus important en ce moment me presse ;
 Et sans me confier à ce Peuple nouveau ,
 Qui court s'asseoir au Trône , échappé du barreau :
 J'ai fondé les esprits , & la Cour interdite ,
 Préférera , crois moi , la prison à la fuite ;
 Celle-ci de la guerre ouvreroit le chemin ;
 Eh ! que peut ce Conseil les armes à la main !
 Non , nous ne sommes plus au tems des Henri quatre ,
 Où les Sully savoient conseiller & combattre .
 A quelques gens d'esprit l'Etat abandonné ,
 A perdu cet honneur qui l'avoit gouverné .
 Les talens ne sont plus qu'un vain jeu de mémoire ;
 On calcule aujourd'hui tout , excepté la gloire .

Le Marquis DE SAINT-HURUGE.

Eh ! que faire , Monsieur , en ce péril nouveau !

Le Comte DE MIRABEAU.

J'ai prévu dès long-tems jusques à mon tombeau ;
 Si le foible Louis , se courbant sous l'orage ,
 Croit , se livrant au Peuple , échapper au naufrage ;
 Qu'en habile usurier , & peu propre au combat ,
 Nekre évite la guerre , & plus , l'assassinat ,
 Qu'Orléans effrayé des maux qu'il n'a su faire ,
 En fuyant pare au coup qui devoit m'en défaire :
 Que la Fayette enfin , & vingt mille Soldats ,
 Sauvans mes ennemis , suspendent leurs trépas ;
 Alors tout mon projet n'étant plus que chimère ,
 J'ouvre une main avide à l'or de l'Angleterre :
 Ne pouvant de la France ennoblir le destin ,
 Je porterai le trouble & la mort dans son sein .

D

30 L'ATTENTAT DE VERSAILLES,

De cette liberté l'esprit incendiaire,
Gagnera par mes soins jusques au Militaire.
Le Marin redoutant de libres Matelots,
Craindra leur inconstance encor plus que les flots.
Que les Chefs irrités par de sanglans outrages,
Au souffle de la haine alument leurs courages ;
Que par-tout ces tyrans , tant élus qu'électeurs,
Trouvent , au lieu de paix , d'éternelles clameurs ;
Que les Francs adoptant de nouvelles Patries ,
Abandonnent la leur aux torches des furies.
Et puisse en ce néant, moi seul pensant en Roi,
Voir périr un état qui ne vit pas pour moi.
Mais on vient : poursuivons nos destins favorables,
Et s'il le faut, ami, pardons ces misérables.

SCENE V.

J A N E K R E , *seul.*

(*Il s'avance à pas lents , & paroît absorbé en lui-même.*)

N O N , je ne croirai point que ce peuple aujourd'hui ,
Ecoutant d'Orléans , m'abandonne pour lui.

Après un silence.

Tu ne le croiras point ? vain espoir qui te flate ;
Crois en ce peuple au moins, lorsque sa rage éclate.
Crois-le, quand transgressant les plus saintes des loix,
Il ose violer l'isle de ses Rois.
Ministre trop aveugle ! ô fortune cruelle !
J'avois cru t'échapper dans la race mortelle.
Ah ! pourquoi d'un vain nom désirant trop l'éclat,
Ai-je remis la main au timon de l'état ?

Montagnes de la Suisse ! horrible solitude !
 Vous n'eussiez à mon cœur offert rien d'aussi rude !
 De la Reine , comment soutenir le regard ?
 Moi , d'un Peuple gagé , ridicule étendard ,
 Je croyois qu'à mon nom couloient ses seules larmes ;
 Et j'étois le signal de coupables alarmes.
 Je croyois m'enivrer du plus doux des encens ;
 Et j'étois le jouet des plus vils courtisans.
 Où fuir ! d'une maison ardente à ma ruine ,
 J'ai desséché le tronc jusques dans sa racine :
 Sa fureur s'étendant sur ma postérité ,
 Peut-être on doutera que Nekre ait existé.
 Hélas ! de mes travaux , affreuse récompense ,
 Mon nom , celui de Law , seront unis en France ;
 Et les siècles diront , parlant de nos projets ,
 L'un perdit le Monarque , & l'autre les Sujets.
 Ecartons ces pensers dont l'horreur m'environne ;
 Voyons s'il reste encor quelque ressource au Trône ;
 Essayons de calmer un peuple furieux.
 Mais la Reine & Calonne avancement vers ces lieux.

SCÈNE VI

LA REINE, CALONNE, NEKRE.

LA REINE A NEKRE.

Vous entendez ce Peuple , & voyez ce qu'il ose ;
 Quand de Pétat trahi , croyant venger la cause ,
 Les yeux ceints du bandeau de la rebellion ,
 Il a rompu le frein de la soumission ;

52 L'ATTENTAT DE VERSAILLES,

Vous l'entendez, Monsieur, votre rare prudence,
Loin d'éteindre, alluma ce feu dans sa naissance ;
Et peut-être ses chefs, consommant leurs forfaits ;
Du plus auguste sang vont fouiller ce palais !

NEKRE.

Madame, je croyois !

LA REINE.

Ce mot n'est pas d'un sage ;
Qui croit toujours au calme est surpris par l'orage.

NEKRE.

Madame, permettez : quand je vins à la cour,
J'avois à réparer les torts de plus d'un jour.
Je crus qu'à son flambeau, l'amour de la patrie
Pourroit rendre à ce Peuple une utile énergie ;
Que l'exemple donné par le meilleur des Rois,
Feroit chérir en lui la douceur de ses loix ;
Sur-tout que les Français, ivres des droits du Trône ;
Epureroient encor l'éclat de la couronne ;
Et que loin de briser ce sublime ressort,
L'honneur seul parleroit, non les droits du plus fort.
En connoissant la France, en lisant son histoire,
Madame, ainsi que moi, tout autre eût pu le croire.

CALONNE.

C'est l'histoire du jour qu'il falloit consulter ;
Quand aux droits du Monarque on permet d'insulter ;
Lorsque sous le vain nom d'amour de la Patrie,

TRAGÉDIE

On allume par-tout les feux de l'anarchie ;
 Lorsqu'ennemi du Trône , on en ternit l'éclat ,
 Doit-on être étonné que quelque scélérat ,
 Abusant à son tour d'un Peuple trop crédule ,
 L'éloigne d'un respect devenu ridicule ?
 La discorde aujourd'hui , par un secret nouveau ;
 Aux mains du Philosophe a remis son flambeau ;
 Et voyant s'allier le Sabat & la Pâque ,
 Elle prend pour brandons les rêves de Jean-Jacque.
 Quoi ! pour rendre fameux Sieyes & Chapelier ,
 Faut-il troubler vingt ans tout un Royaume entier ?
 Craignons qu'autour de nous , des Princes plus habiles ;
 Ne mettent à profit nos discordes civiles.
 Voyez de ses malheurs , le Batave effrayé ;
 Le Belge encor tremblant , & dans son sang noyé ;
 Et sur-tout redoutons l'étroite politique
 De ces adorateurs du Sénat d'Amérique ,
 Qui voudroient , écoliers de Price & de Francklin ,
 Habiller un Géant du juste-au-corps d'un Nain ,
 Que son exemple fût la règle à qui tout cède ;
 Mais le mal étant fait , cherchons-en le remède.
 Ce n'est plus le moment de regrets & des pleurs ;
 Voyons à prévenir le plus grand des malheurs.

Fin du quatrième acte.

C A T O N N E

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE ROI, CALONNE.

(Le Roi achevant de lire un billet que Calonne vient de lui remettre.)

CALONNE.

Je remplis mon devoir de fidèle sujet.

LE ROI.

Tout ce que l'on me dit peut-il être croyable ?
 J'éprouvois le sort d'un tyran exécration !
 Moi, qui pour mes Sujets le cœur plein de bonté,
 Ai dépouillé les Loix de leur sévérité.
 Espèrent-ils trouver leur bonheur dans ma perte ?
 Ravir la liberté, qui leur étoit offerte,
 Quand de leurs Chefs jaloux, voyant l'ambition,
 Je voulus étouffer toute division.

CALONNE.

Si l'on eût adopté vos Loix justes & sages,
 Les deux chefs de parti perdoient leurs avantages,
 Et vos Peuples heureux par votre volonté,
 Fussent estés soumis à votre autorité.
 Mais se voyant trompés dans leur folle carrière,
 D'Orléans fut à Nèkre allier sa bannière,

TRAGÉDIE.

53

Et de cette union l'impofant appareil
Effrayant vos amis , trompa votre Conseil.
Nekre abusé lui-même , & plein de confiance ,
Se crut en ce moment l'idole de la France ;
Et foudain détruisant l'ouvrage de son Roi ,
Il voulut être feul l'organe de la Loi.
Ainsi des deux partis , habiles à vous nuire ;
L'un veut régner fans vous , & l'autre vous détruire.

LE ROI.

Un Bourbon s'uniffant aux plus vils fcélérats ,
Croit fe rendre fameux par des affaffinats.
A condamner mon fang devais-je donc m'attendre !
Oui , s'il me déshonore , il vaut mieux le reprendre ;
Lui qui tout bouillonnant de fureur contre moi ,
Vouloit s'accroître encor de celui de fon Roi ;
Mais fur-tout qui trompant un Peuple téméraire ,
Etouffe en des enfans tout amour pour leur pere.

(*A Calonne , qui lui remet un papier.*)

Voyons ceux qui de Nekre , appuyant les projets ,
Donnent , fans le vouloir , naiffance à ces forfaits.

CALONNE.

Peut-être aigriront-ils la douleur qui vous blesse ,
Sire ; vous y verrez les chefs de la Noblesse.

LE ROI. (lifant.)

Parmi mes ennemis Lameth , & d'Aiguillon !
Sans moi comment Lameth eût-il porté fon nom ?

56 L'ATTENTAT DE VERSAILLES,
Vignerot.... mais du moins d'Aiguillon eût un pere,
Et contre lui, peut-être, ai-je été trop sévère.

(Il continue de lire.)

En croirai-je mes yeux ! Luynes , Montmorency ,
Liancourt & Clermont , vous , Noailles aussi.
Oui , tous ces noms pour moi sont un trait de lumière ;
Accourt , Peuple français , vient venger ta misère ,
Dans le sang de tes Rois ose plonger tes mains ;
Mes bienfaits aujourd'hui payent mes assassins ;
Mais si tu veux du moins de justes sacrifices ,
Commence par tes chefs , ils furent mes complices.
Mes complices !... Que dis-je , en cet horrible jour ,
Conjurés au Sénat , vils flatteurs à la Cour ,
De mes propres bontés , me rendant la victime ,
Ils jouissent des biens dont ils me font un crime.

(Il lit.)

Montesquiou ; mes trésors furent ouverts pour lui ;
A la Cour amené sans parens , sans appui ,
Orgueilleux d'un vain nom qui devoit me déplaire ,
D'un odieux Ministre il est le Secrétaire.
Et la Rochefoucault , Castellane & d'Aumont ,
L'un fait pair sans aïeux , l'autre trainant son nom ;
D'Aumont couvert , non pas de nobles cicatrices ,
Peut-on me reprocher le moindre de leurs vices !
N'écoutons désormais que la voix de l'Etat ;
Craignons les mouvemens d'un cœur trop délicat.

(Rejettant les yeux sur ce qu'il a lu.)

Mais vous , dans tous les tems , l'appui du diadème ,
Vous , amis de vos Rois , & nobles comme eux-mêmes...

Aveugle, rejetton des grands Mommorenci
Si ce n'est pour régner, que faites-vous ici ?

CALONNE.

Dans cet excès fatal la jeunesse le guide,
Des Mahomets du jour, c'est un nouveau Séide,
Et tous au même piège également surpris,
Connoîtront un peu tard... Mais d'où viennent ces cris ?
Est-ce vous, Duc de Guiche ?

SCÈNE II.

LE ROI, Le Duc DE GUICHE, CALONNE.

Le Duc DE GUICHE.

Ah ! je respire à peine.

LE ROI.

Que fait mon fils ! où sont le Dauphin & la Reine ?

Le Duc DE GUICHE.

Fuyez, Sire, fuyez un Peuple furieux,
Dont les flots effrayans m'ont jeté vers ces lieux.

LE ROI.

Quoi ! d'Estaing est-il mort ? mes Gardes, la Fayette...

Le Duc DE GUICHE.

Ce dernier de son Roi, foiblement s'inquiète ;

58 L'ATTENTAT DE VERSAILLES;

Sans doute il obéit au Maire de Paris.

LE ROI.

Expliquez-vous, enfin; où sont nos ennemis?

LE DUC DE GUICHE.

Partout où votre Peuple échauffé de carnage,
Peut tracer dans le sang les marques de sa rage;
Sire, chargés du soin de veiller ce Palais,
De répondre d'un sang précieux aux Français,
Vos Gardes abhorrant des trames criminelles
Juroient jusqu'à la mort de vous être fideles;
Et voyoient autour d'eux, non sans être étonnés,
Par des Soldats françois les lys abandonnés.
D'Estaing prêt à périr sous leurs nobles ruines,
Se montrait à nos yeux, tel qu'on vit à Bovines
Celui de ses aïeux, dont les heureux exploits,
Mériterent l'écu qui distingue nos Rois;
Et quoique peu nombreuse, une troupe aguérie
Eût peut-être du Peuple arrêté la furie,
Si des Soldats vendus n'avoient contre leur foi
Trafiqués leur honneur, & le sang de leur Roi.

CALONNE.

O crime! ô trahison!

LE DUC DE GUICHE.

Cependant la Fayette
Arrive, & sans s'ouvrir du dessein qu'il projette;

TRAGÉDIE

59

Après avoir à tous répondu de hafards ,
Il laiffe fes Soldats quitter leurs étendarts ;
Lui-même les fuivans , en ce moment oublie
Dans un lâche sommeil l'honneur & votre vie.

CALONNE.

Elevé dans Bofton au mépris de nos Loïs ,
Wafington lui montra comme on trahit fes Rois.
Docile à fes leçons , jaloux de fa mémoire ,
La révolte eft pour lui le chemin de la gloire.

Le Duc DE GUICHE.

Bientôt par fa retraite au tumulte excités
Le Peuple & les Soldats fondent de tous côtés ;
Et de vos Gardes fens la trop foible cohorte
Ne peut de ce Palais leur défendre la porte ;
Eux-mêmes pourfuivis jufqu'en ces murs facrés ,
Sur les marches du Trône ils tombent maflacrés ,
Et fideles encore à l'ordre qui les lie ,
On les voit , fans combattre , abandonner la vie.
Des Grands même , dit-on , dans ce défordre affreux ,
Encourageant au meurtre un Peuple furieux ,
Excitent à prix d'or fa rage fanguinaire.

CALONNE.

Des Chevaliers françois eft-ce le caractère !

LE ROI.

Voilà de d'Orléans les glorieux projets ,
Lui-même redoutant ces infignes fuccès ,

60 L'ATTENTAT DE VERSAILLES,

Et troublé des remords d'un affreux régicide,
De la fuite m'offroit la ressource perfide.
Traître envers sa Patrie, & traître envers son Roi,
Qu'à l'instant on s'assure.

SCENE III.

Le ROI, la Duchesse D'ORLÉANS, ses enfans, le
Duc DE GUICHE, CALONNE.

La Duchesse D'ORLÉANS.

AH! Sire, écoutez-moi.

Le ROI.

Que voulez-vous, Madame, êtes-vous sa complice?
Prétendez-vous enfin arrêter ma justice?
Pour un sujet rebelle, un infidele époux,
Quel sentiment encor?

La Duchesse D'ORLÉANS.

J'embrasse vos genoux,
Et mes enfans & moi nous offrant pour ôtage,
De sa soumission vous remettons le gage.

Le ROI.

Je vous écouterois, Madame, en ce moment,
Si le crime eût été commis ouvertement;
Si le noble transport de son ame hautaine,
Les armes à la main m'eût déclaré sa haine;

Si votre époux, risquant un glorieux trépas,
 Au péril de sa vie eût troublé mes Etats:
 Mais coupable aujourd'hui des plus infâmes brigues;
 Ourdissant dans la nuit les plus lâches intrigues;
 Corrupteur de mon Peuple, & l'argent à la main,
 Peut-être parmi lui cherchant un assassin;
 Et pour mieux assurer ses cabales finistres;
 Me forçant à garder d'incapables Ministres.
 De nous & de l'Espagne altérant l'union,
 Portant par-tout le trouble & la confusion,
 Pour tout mon sang enfin, & pour mon propre frere
 La France devenue une terre étrangere,
 Je dois à mon honneur, je dois à mes états,
 A l'Univers entier.

La Duchesse d'ORLÉANS.

Sire, n'achevez pas.

Le Roi.

Eh! quand sur ma bonté gagnant cette victoire,
 Vous pourriez effacer ses torts de ma mémoire!
 Sept Princes de mon sang en pays étranger,
 Suffiront bien sans moi, Madame, à nous venger;
 Et passa-t-il des mers les profondes abymes,
 Jamais le Ciel vengeur n'oublia de tels crimes.

La Duchesse d'ORLÉANS.

Ah! Sire, pour l'honneur de votre auguste nom,
 Ces forfaits n'entrent point dans l'ame d'un Bourbon.
 D'un peu d'ambition le souffle trop funeste

62 L'ATTENTAT DE VERSAILLES;

Egara mon époux, un traître a fait le reste.
La bonté dans mon Roi brille en tout son éclat.

CALONNE

Si j'osois ajouter quelques raisons d'Etat,
Sire, je vous dirois que dans ce moment même,
On doit craindre de prendre un parti trop extrême,
Que ce Peuple abusé déjà depuis long-tems,
Peut se croire obligé de sauver d'Orléans;
Et ne ménageant rien pour empêcher sa perte;
Se porter, du tumulte, à la révolte ouverte,
Que vous pouvez sans blâme écouter la bonté;
Que ce n'est pas le tems de la sévérité.
Mais éloignant Philippe avec quelque prudence,
Craignez tout d'un parti dont il est l'espérance;
Et sur-tout évitez qu'un sentiment trop doux
Ne lui fournisse encor des armes contre vous,

La Duchesse D'ORLÉANS.

Obtiendrois-je de vous cette faveur suprême?

Le Roi

Puissent tous les Bourbons lui pardonner de même!

La Duchesse D'ORLÉANS.

Méritez cette grâce, & tombez avec moi,
Enfans trop malheureux, aux pieds de votre Roi.

LE ROI *la retenant,*

Que je vous plains, Madame, & qu'en cette occurence;

La Duchesse D'ORLÉANS.

Ah ! que mon époux ; mais votre Conseil s'avance ;
Et je dois respecter des momens précieux
Qu'au prix de tout mon sang je voudrois plus heureux.

SCÈNE IV.

Le ROI, le Maréchal DE BEAUVEAU, le Comte
DE MONTMORIN, NEKRE, le Duc DE
GUICHE, CALONNE.

LE ROI à ses Ministres.

SUR vos fronts abattus je juge de l'orage ;
Que devient aujourd'hui ce superbe langage !
Assurant tout prévoir , étant toujours surpris ;
Tout prêts à commander alors qu'on est soumis ;
Détruisant mon pouvoir en vantant ma puissance ;
Et flatteurs consumés trompant ma confiance.

Le Comte DE MONTMORIN.

Sire , le Peuple encor n'a point trahi sa foi ,
Il respecte dans vous , & son maître , & son Roi ,
Et de l'autorité l'antique & sain usage ,
De votre auguste sang doit être l'apanage ;
Paris veut seulement , au sein de ses Sujets ,
Voir son Roi ramener l'abondance & la paix ;
Ecarter de ses murs les discordes civiles ,
Et donner par sa voix l'exemple aux autres Villes.

Pour jouir des débris de mon autorité ;
 Joignez la perfidie à l'imbécillité ;
 Voilà ce qu'a produit ce ton académique ;
 Qui se croit propre à tout , même à la politique ;
 Et qui , de son vernis couvrant tous les défauts ,
 Donne pour clair l'obscur , veut rendre vrai le faux.
 Maurepas , abusant de ma simple jeunesse ,
 Employa le premier cette funeste adresse ,
 M'offrant dans l'avenir un chimérique appui ,
 Il prépara l'abyme où je tombe aujourd'hui.

(*Regardant ses Ministres.*)

Et de ses successeurs le coupable langage ,
 A de l'état enfin consommé le naufrage.
 Oui , j'obéis en brave à de lâches conseils ;
 Puis-ai-je au moins servir d'exemple à mes pareils ?
 Mais sur-tout éclairés par mon expérience ,
 Puisse mes héritiers au Trône de la France
 Voyant quel est mon sort , connoître le danger
 D'admettre à ses conseils le perfide étranger.

SCENE V.

LE ROI, le Duc D'ORLÉANS, le Maréchal de BEAU-
VEAU, le Comte DE MONTMORIN, le Duc DE
GUICHE, CALONNE, NEKRE.

Le Duc D'ORLÉANS, se jettant aux pieds du Roi.

AH ! mon Roi,

LE ROI, le relevant.

Levez-vous, allez, je vous pardonne,
Malheureux ! ignorez le poids d'une couronne ;
Cependant évitant un trop juste courroux,
Que la mer dès ce jour me sépare de vous.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, LA REINE échappant aux assassins
qui arriverent à son lit, au moment où elle en sortoit,
fuivie de la Marquise DE TOURZEL, conduisant le
DAUPHIN & MADAME, fille du Roi.

LE ROI.

MADAME, en quel état ?

LA REINE.

On en veut à ma vie.

66 L'ATTENTAT DE VERSAILLES, &c.

Le Duc DE GUICHE, mettant la main à son épée.

Ah ! tout mon sang avant qu'elle vous soit ravie :

LE ROI, A LA REINE.

(*Au Duc de Guiche.*)

Demeurez près de moi. Vous Monsieur, il suffit ;
Pour le salut de tous , s'il fallut qu'un périt ,
Je connois mes devoirs , & dans mon rang sublime ,
C'est à moi qu'appartient d'être cette victime.

(*On entend battre la générale. Le Marquis de la Fayette ;
que l'on a été réveiller , paroît d'un côté du théâtre , à la
tête des ci-devant Gardes-Françoises ; de l'autre côté s'a-
vancent les Députés des Etats , nommés pour accompagner le
Roi , parmi lesquels on distingue le Comte de Mirabeau.*)

(*Le Dauphin effrayé se jette dans les bras de son pere.*)

(*Les Troupes enveloppent la famille Royale , & l'emmenent :
les Députés les suivent , excepté Mirabeau.*)

SCÈNE dernière.

Le Comte DE MIRABEAU seul.

Nous, sans perdre le tems en regrets inutiles ;
Cherchons des instrumens sous ma main plus dociles ;
A mes hardis projets une fois parvenu ,
Peu m'importe qu'après Mirabeau soit connu ;

FIN.

S C E N E

*A ajouter au cinquieme Acte de la Tragédie
intitulée :*

L'ATTENTAT DE VERSAILLES.

LE ROI ayant mandé le Duc d'ORLÉANS, & le
voyant approcher, lui dit :

II
HONTE de ma Maison, viens, &, sur toute chose,
Observe exactement la loi que je t'impose ;
Prête attentivement l'oreille à mes discours ;
D'aucun mot, d'aucun cri n'en interromps le cours....

LE DUC.

Je vous obéirai, Seigneur.

LE ROI.

Qu'il te souvienne
De tenir ta parole, & je tiendrai la mienne.
Lorsque tu vis le jour, par ceux dont tu le tiens,
Devoit-on te compter un jour parmi *les miens*? (1)
Etranger à mon sang, même avant que de naître,
Tu le fus encor plus quand tu te fis connaître.

A

Que penser , en effet , & quel flatteur espoir
De toi , pour l'avenir , eût-on pu concevoir ?
Formé d'un sang brûlé de fureur utérine ,
Tu n'as point , de ce sang , démenti l'origine.
De lâches complaisants de bonne heure entouré ,
Aux viles passions ton cœur se vit livré.

Depuis , la soif de l'or , plus forte & plus infame , (2)

Vice qui des B..... n'a jamais souillé l'ame ,
Ne fit , en te livrant à d'odieux projets ,
Que te rendre à jamais l'horreur de mes sujets :
Tu méprisois alors ce peuple , & tes caprices
Exercerent sur lui de grandes injustices.
Passons ; malgré les cris , les plaintes , les débats ,
A tes prétentions je ne m'opposai pas.

Bientôt savant dans l'art d'enchaîner la fortune ,
Au jeu comme aux paris , d'une ardeur peu commune ,

Sans pudeur , sans droiture , & bravant les regards ,
On te vit , à coup sûr , affronter les hasards (3).

Tu voulus , te targuant de zèle & de courage ,
Du service de mer faire l'apprentissage ;
Je souscrivis à tout : quel en fut le succès ?
Dis-moi quel fruit l'Etat tira de tes hauts faits ?
Ce jour , où tu pouvois acquérir de la gloire ,
Tu fus à d'Orvilliers arracher la victoire ; (4)
Et moi , toujours trop foible , après ce coup fatal ,
Je te sacrifiai même ton Général :

Seul de tes lâchetés il supporta la peine ,
 Tandis que , seul objet de mépris & de haine ;
 Tu te vis accueilli , prôné par les badauts :
 Ose me démentir , dis-moi ce que tu vaux ?
 Conte-moi les vertus par où tu m'as su plaire ,
 Et tout ce qui t'élève au-dessus du vulgaire ?
 Ma bonté fit ton lustre , & ton bonheur en vient ;
 En elle seule aussi tu trouves du soutien.
 Je devois espérer qu'une telle indulgence
 Pourroit ouvrir ton cœur à la reconnoissance ;
 Mais ce qu'on ne pourra jamais s'imaginer ,
 Malheureux ! n'as-tu pas voulu me détrôner ?

LE DUC.

Moi , Seigneur , moi , que j'eusse une ame si trahie
 tressée ?
 Qu'un si lâche dessein.....

LE ROI.

Tu tiens mal ta promesse :
 Tais-toi , je n'ai pas dis encor ce que je veux :
 Tu pourras me répondre après si tu le peux.
 Espérant me voir fuir vers Metz , ou vers Péronne ,
 Tu comptois me ravir la vie , ou la couronne.....
 La Reine & mes enfants prêts d'être massacrés ,
 Mes soldats corrompus , mes Gardes égorgés ,
 Et ton ambition te rendant populaire ,
 Tu payois ces horreurs d'un indigne salaire. (s)

Ai-je de bons avis, ou de mauvais soupçons ?
 De tous tes conjurés te dirai-je les noms ?
 Mirabeau, dont le nom seul est une satire , (6)
 Semant par-tout l'horreur que son aspect inspire ;
 Quand j'étois menacé du plus affreux des maux ,
 La Fayette affectant un indigne repos ; (7)
 D'Aiguillon & Lameth , Chapelier & la Touche ,
 Barnave, la Clos, tous au cœur faux & farouche ,
 Et Necker dont alors je croyois être aimé.....
 Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé (8) ;
 Un ras d'hommes perdus de dettes & de crimes ,
 Qui cherchant à ton gré de nouvelles victimes ,
 Et dans leur désespoir ardents à tout tenter ,
 Si tout n'étoit détruit ne pouvoient subsister.
 Mais que prétendois-tu ? de régner en ma place ?
 François , d'un grand malheur le destin vous me-
 nace ,
 Si, pour monter au trône & vous donner la loi ,
 Ce traître ne rencontre autre obstacle que moi.
 J'aime mieux toutefois contenter ton envie ;
 Règne, si tu le peux , aux dépens de ma vie ;
 Mais oses-tu penser que le sang des Bourbons ,
 Les d'Artois , les Condé , tant d'autres dont les noms
 Des héros de leur sang sont les vives images ,
 Laisseront amollir leurs superbes courages ,
 Et ternir tout l'éclat d'un sang si généreux ,
 Jusqu'à pouvoir souffrir que tu regnes sur eux ?
 Parle , parle , il est temps.

LE DUC.

Je demeure stupide ;
 Votre colere, non ; mais la mort m'intimide :
 Je vois qu'on m'a trahi ; vous m'y voyez rêver ,
 J'en cherche les auteurs sans pouvoir les trouver.

LE ROI.

Tu les cherches en vain : de tes trames coupables
 J'ai trouvé pour témoins justes, irréprochables ,
 Tous les honnêtes gens qu'irritent tes forfaits ;
 Je ne les trahis point , tu n'en connus jamais ;
 De tes crimes tu fais quel seroit le salaire :
 Mais j'aime mieux céder à l'ardente priere
 De celle qui reçut , & ta main , & ta foi , (9)
 Dont le cœur vertueux..... quel exemple pour toi !
 Peut-être on blâmera l'excès de ma clémence ;
 Je t'accorde la vie , & fuis de ma présence.
 En vain pour t'excuser tu ferois tes efforts ,
 Sous un ciel étranger vas porter tes remords ;
 Fuis , dis-je , & ma bonté déguisant ma justice ,
 Tu partiras chargé de quelqu'ordre factice ; (10)
 Quoiqu'on ne doive pas s'assurer sur ta foi ,
 Je te méprise assez pour rien craindre de toi.

F I N.

N O T E S.

(1) *Il* a toujours passé pour être le fils du Comte de Melfort.

(2) Il s'agit ici des nouveaux bâtimens élevés au-dans du Palais-Royal, dont l'élévation ruina les anciens Propriétaires des maisons qui avoient toujours eu vue sur le jardin.

(3) On fait combien le D. D. fut heureux au jeu & aux paris.

(4) On veut parler du combat d'Ouessan, où le D. D., malgré les signaux du Commandant, rompit sa ligne, tandis qu'avec sa division il pouvoit couper sept vaisseaux ennemis du reste de leur Escadre, & s'en emparer.

(5) Je renvoie, pour ce détail, au Cahier 22 du Journal patriotique, deuxième abonnement.

(6) C'est ce Comte de Mirabeau qui, pendant la nuit du 5 au 6 Octobre, se promenoit dans les rangs des soldats pour les débaucher, mais en évitant les coups, quoiqu'il eût un sabre sous le bras; plus courageux, il eût commis plus de crimes.

(7) La conduite du M. D. L. F. dans cette occasion, a toujours été un problème difficile à résoudre. Pourquoi envoya-t-il sa troupe se coucher, & fut-il se coucher lui-même, au moment où l'effervescence étoit la plus forte? Pourquoi répondit-il à un Officier qui lui représenta combien il étoit dangereux de laisser l'intérieur du Château sans Corps-de-Garde, *qu'il n'y avoit rien à craindre?* Ce fut peu de temps après que l'on voulut égorger la Reine.

Cette tranquillité paroîtra toujours suspecte dans un Général. A l'Ecole de Wafington, n'auroit-il appris que l'art des Révolutions ?

(8) On n'a nommé que ceux qui ont été reconnus pour Chefs d'émeute ; on auroit pu en nommer encore quelques autres, tels qu'un Clermont, un Noailles, un Liancourt, &c. &c. ; mais la liste auroit été trop longue.

(9) Tout le monde rend justice aux belles qualités & aux vertus de Madame la Duchesse d'Orléans. Sa conduite est d'autant plus respectable, qu'elle est obligée de dévorer en secret les chagrins que celle de son mari lui cause depuis long-temps.

(10) On sait que le Duc d'Orléans fit courir le bruit que le Roi l'avoit chargé d'une Commission secrète pour la Cour d'Angleterre. Depuis on n'en a eu aucune nouvelle.

Fin des Notes.

225 225 225

